

# L'EUROPE A-T-ELLE COMPRIS LE NAZISME ?

## La réponse des historiens

Entretien avec Olivier Dard et Michel Grunewald  
par Jérémy Guedj

### LES AUTEURS

**OLIVIER DARD** est professeur d'histoire contemporaine à Sorbonne Université. Spécialiste d'histoire politique, il a récemment publié *Charles Maurras, le nationaliste intégral*, (Ekho/Dunod, 2019) et, avec Ana Isabel Sardinha-Desvignes, *Célébrer Salazar en France (1930-1974)*. Du *philosalazarisme au salazarisme français*, (Peter Lang, 2018). Il a codirigé avec Emmanuel Mattiato, Christophe Poupault et Frédéric Sallée, *Voyager dans les États autoritaires et totalitaires de l'entre-deux-guerres*, Université Savoie Mont Blanc, 2017. Avec Didier Musiedlak *Être nationaliste en régime de dictature*, Peter Lang, 2020 et, avec Christophe Boutin et Frédéric Rouvillois, *le Dictionnaire du conservatisme* (Éd. du Cerf, 2017) et le *Dictionnaire des populismes* (Éd. du Cerf, 2019).

**MICHEL GRUNEWALD** est professeur émérite de civilisation allemande à l'Université de Lorraine (Metz). Il a récemment publié *De la « France d'abord » à la « France seule »*. *L'Action française face au national-socialisme et au Troisième Reich* (Pierre-Guillaume de Roux, 2019). Il a codirigé avec Hans-Jürgen Lüsebrink, Reiner Marcowitz et Uwe Puschner la série *France-Allemagne au XX<sup>e</sup> siècle. La production du savoir sur l'autre* (4 volumes, Peter Lang 2011-2014) et collaboré au *Dictionnaire du conservatisme* (Ed. du Cerf, 2017) et au *Dictionnaire des populismes* (Ed. du Cerf, 2019).

Se demander comment un phénomène historique a été reçu et vécu en dit souvent autant que sa nature même. C'est particulièrement vrai pour le nazisme, qui reste à bien des égards un défi pour la pensée. Aucune étude d'ampleur ne permettait jusqu'à maintenant de comprendre comment les contemporains vécurent le moment nazi, et particulièrement ses premières années. C'est dire si la somme sur les *Confrontations au national-socialisme en Europe francophone et germanophone* (quatre volumes déjà parus sur six) constitue un événement éditorial majeur qui nous permet de replonger dans toute une époque. Olivier Dard et Michel Grunewald, deux des codirecteurs de l'entreprise, ont accepté de répondre à nos questions.



**Au-delà de l'heureuse volonté de combler un manque important, quelles sont les origines d'un projet aussi ambitieux ?**

CNS est un projet international et pluridisciplinaire où voisinent aussi bien des historiens, des théologiens que des civilisationnistes, à commencer par des germanistes. Il a été porté par nous-mêmes et notre collègue Uwe Puschner de la *Freie Universität Berlin*. Le nom officiel peut être rappelé malgré sa longueur : « *Confrontations au national-socialisme : hommes politiques, journalistes, publicistes, experts et intellectuels dans l'Europe francophone et germanophone (1919-1949)* ». Le projet, réunissant une centaine de chercheurs, a eu comme ambition d'enrichir l'histoire politico-culturelle de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle en prenant comme fondement les confrontations européennes au national-socialisme. Les racines du projet sont doubles. Il s'inscrit d'abord dans le sillage des collaborations conduites par ses trois promoteurs autour de recherches franco-allemandes centrées sur la presse

et l'imprimé ou de l'histoire croisée des droites radicales européennes. Le projet entend aussi renouer le fil avec des projets scientifiques ayant vu le jour dans les années 1980 en France comme en Allemagne au niveau des études franco-allemandes envisagées selon une chronologie bien précise. On citera *Entre Locarno et Vichy*, un ouvrage collectif pionnier publié en 1992 par Hans Manfred Bock, Reinhart Meyer-Kalkus et Michel Trebitsch et mû par une démarche comparatiste sourcilieuse. Depuis lors, les méthodologies relatives à l'étude des réseaux, des circulations

**« Le projet, réunissant une centaine de chercheurs, a eu comme ambition d'enrichir l'histoire politico-culturelle de l'Europe au XX<sup>e</sup> siècle en prenant comme fondement les confrontations européennes au national-socialisme. »**



© Agence Meurisse - Bnf - DP

#### DISCOURS DE LÉON BLUM AU CONGRÈS SOCIALISTE DE 1932.

Dans la France de 1932, le caractère neuf du nazisme n'est pas perçu par l'immense majorité des acteurs politiques. Léon Blum, à propos de la défaite d'Adolf Hitler aux élections législatives allemandes dira : « *le général Boulanger allemand est à terre* » !

et des transferts ont été beaucoup travaillées. C'est donc tout le produit de cet héritage et de ses développements que nous avons convoqué pour étudier les confrontations au national-socialisme en sortant de sa chronologie stricte pour couvrir une période de trente ans allant du traité de Versailles à la naissance des deux Allemagnes. Ajoutons que le souci de CNS a été aussi de sortir d'une forme de « *tête à tête* » franco-allemand et d'élargir le propos aux aires germanophone et francophone afin d'évoquer l'Autriche, la Belgique, le Luxembourg, la Suisse ; mais aussi des pays d'Europe qui, comme la Tchécoslovaquie, par exemple, avaient d'importantes minorités germanophones.

**Comment expliquer que, malgré l'engouement pour l'histoire culturelle depuis plusieurs décennies, dont l'un des objets est précisément d'interroger les représentations, les historiens n'aient été que modérément**

**attirés par le sujet que vous étudiez. Pourtant, six volumes prouvent que beaucoup de chercheuses et chercheurs – que vous avez eu le mérite de réunir – travaillent de près ou de loin sur cette thématique.**

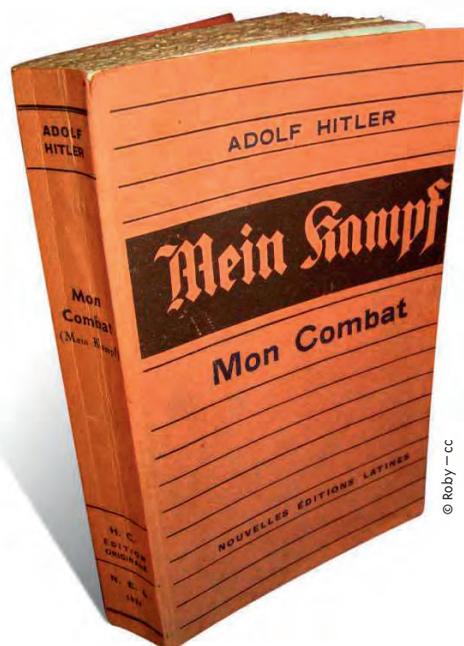
Le constat de carence que vous dressez est juste et c'est précisément ce qui nous a conduits à mettre sur pied un tel projet. Comment expliquer ce manque ? Nous n'avons pas de réponse catégorique sur ce point mais on peut opérer différents constats. Le premier est qu'un chantier prometteur comme celui de l'histoire des voyageurs, dans les régimes autoritaires et totalitaires des années trente, a une historiographie plus pauvre et surtout plus récente concernant l'Allemagne nazie (l'important ouvrage de Frédéric Sallée, *Sur les chemins de terres brunes*, ne date que de 2017) que par exemple pour l'Union soviétique avec les travaux, riches, pour le cas français et pour

« Cette entreprise collective a permis d'ouvrir de nouveaux chantiers sur les **confrontations croisées des principales familles politiques, intellectuelles et spirituelles au national-socialisme.** »

ne citer qu'eux, de Sophie Cœuré et de Rachel Mazuy. Ajoutons aussi que si les chercheuses et chercheurs sont en apparence légion sur la question concernant l'Allemagne nazie, les approches sont souvent monographiques (à travers par exemple des biographies ou des études sur un mouvement ou une revue) et/ou orientées vers des perspectives où le nazisme n'est abordé que partiellement. Notre souci a donc été, à travers toute une série de rencontres organisées à Metz, Paris, Bordeaux et Berlin (c'était avant le Covid!) de décroiser les recherches conduites dans diverses disciplines et de faire dialoguer des spécialistes de différents pays. En même temps cette entreprise collective a permis d'ouvrir de nouveaux chantiers sur les confrontations croisées des principales familles politiques, intellectuelles et spirituelles au national-socialisme.

**L'un des éléments frappants pour un lecteur d'aujourd'hui, et que vous pointez dès le premier volume, réside dans ce que l'on pourrait appeler la non-centralité, voire la totale absence, de l'antisémitisme et de la « question juive » chez nombre d'observateurs avant la guerre. Sans doute cela montre-t-il que les représentations en disent plus sur les observateurs que sur ce qu'ils ont sous les yeux. Perçoit-on alors clairement ce qui se passe outre-Rhin sur ce sujet ?**

C'est exact. On pourrait même ajouter que la nouveauté et la radicalité du nazisme ne sont guère perçues. Quand on songe que Léon Blum, commentant le léger recul du NSDAP aux élections de l'automne 1932, peut écrire que « *le général Boulanger allemand est à terre* », on mesure à quel point le nazisme est doublement envisagé à travers un regard pour ne pas dire



**L'ÉDITION FRANÇAISE DE MEIN KAMPF EN 1934 EST UN INDICATEUR DE LA PERCEPTION DE NAZISME PAR LA PRESSE FRANÇAISE.**

Rares sont les journaux à relever le racialisme présent dans la doctrine de Hitler. On y voit davantage une « bible » nationale-socialiste et l'on s'inquiète du sentiment antifrançais. L'antisémitisme affiché du livre n'est que relativement peu mentionné...

des ceillères nationales, comme s'il n'était au fond qu'un césarisme ou une forme exacerbée de l'esprit prussien ; et surtout à quel point il n'est guère considéré pour ce qu'il est, l'expression politique et partisane d'une vision du monde, combinant pensée *völkisch* et racisme biologique et où l'antisémitisme occupe une place centrale. Ce déficit n'est pas uniquement le fait d'observateurs non germanophones. Il est repérable également chez des Allemands exilés, juifs ou non. Parmi eux figure en particulier le journaliste libéral bien connu Leopold Schwarzschild, adversaire de toujours de Hitler, qui ne pointe pas en premier lieu dans ses chroniques – souvent au vitriol – l'antisémitisme national-socialiste, mais la régression qu'Hitler impose à la civilisation. D'une manière générale, la relative discrétion des opposants allemands exilés face à la discrimination des juifs en Allemagne

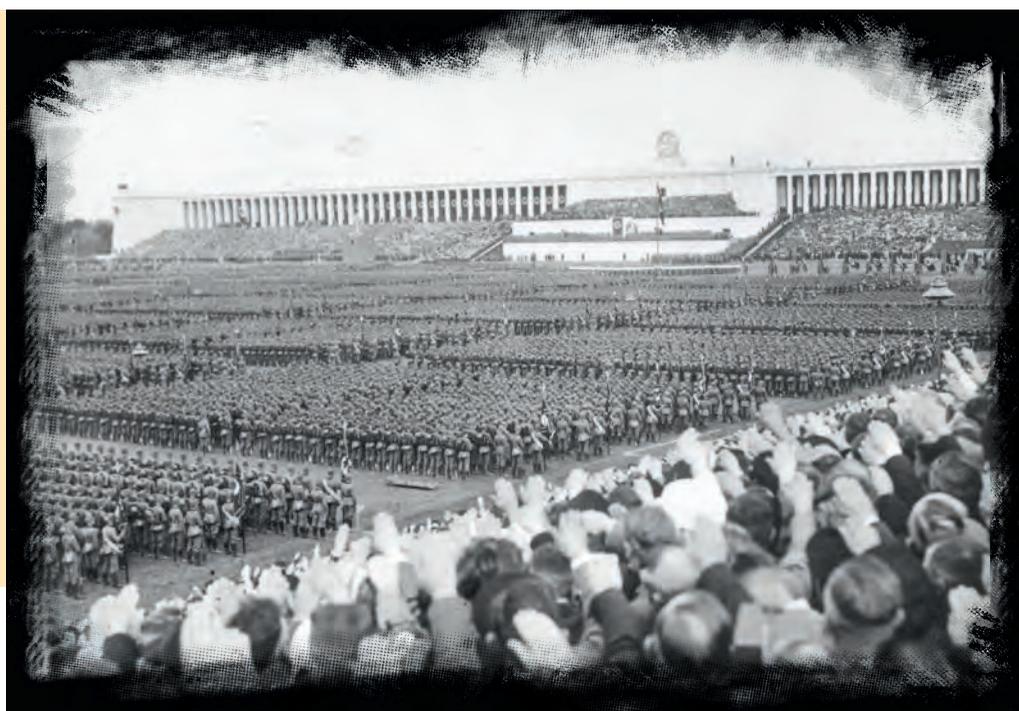
« Ces écrits, représentatifs, montrent qu'Hitler est alors largement sous-estimé et que d'aucuns glosent d'ailleurs sur son incapacité, une fois parvenu au pouvoir, à s'y maintenir. »

s'expliquait aussi par leur désir de ne pas mettre en péril davantage leurs compatriotes persécutés par le nouveau régime ; celui-ci avait présenté en avril 1933, ne l'oublions pas, le « boycott » des commerces juifs comme une réponse directe aux campagnes de dénigrement dont il s'estimait la cible depuis l'étranger. Le déficit évoqué ici est essentiel et se retrouve ensuite dans l'historiographie. Pensons par exemple aux remous suscités

en son temps (la fin des années 1960) par la publication de l'ouvrage d'Eberhard Jäckel, *Hitler idéologue*. Hitler idéologue ? Vous n'y pensez pas ! Et pourtant Jäckel a montré à quel point la « weltanschauung » (conception du monde) de Hitler articulait intimement les deux thèmes de l'antisémitisme et de l'« espace vital ». Ce débat sur la pensée du Führer n'a pas disparu et se rejoue aujourd'hui à propos de la réédition de *Mein Kampf* en France. Nicolas Patin, un des protagonistes de cette réédition, a publié dans notre premier volume un texte éclairant sur les « trajectoires d'un objet fantasmatique Allemagne-France » et souligné à quel point il fallait « prendre les nazis au sérieux » et par là même cet ouvrage, distribué ou acheté à 12,5 millions d'exemplaires en Allemagne et publié pour la première fois en extraits en France en 1926 avant de l'être intégralement en 1934. Que nous apprend sa réception des deux côtés du Rhin ? D'abord, que le livre a été beaucoup plus lu qu'on ne l'a dit ou écrit. Ensuite, que sa réception fut sélective, les catholiques allemands s'inquiétant de l'antichristianisme du livre davantage que de son antisémitisme tandis que les intellectuels juifs eux-mêmes, dans un contexte de fort antisémitisme, n'accordent pas à ce livre une attention particulière. En France, à la suite d'un procès intenté par Hitler, l'éditeur a retiré le livre de la vente. *Mein Kampf* a pourtant été lu par de nombreux publicistes intéressés par l'Allemagne, notamment Jacques Bainville, qui pointe le contenu raciste du texte. Pour l'essentiel, le livre est d'abord considéré par les commentateurs français sous un angle double, une « Bible » du nazisme et un programme de politique extérieure antifrançais dont il s'agit d'apprécier la dangerosité. Quant au contenu racial du texte, Nicolas Patin est catégorique. Il souligne, en se fondant sur une réception basée sur 11 journaux et 1 459 textes « l'absence quasi-totale de référence à l'antisémitisme et au contenu racial du texte ». L'examen de



« UNE » DU POPULAIRE DU 31 AOÛT 1932. En France, lles capacités d'Hitler à exercer le pouvoir sont sous-estimées, nombre d'éditorialistes pensent qu'il sera incapable de gouverner.



© German Federal archives - cc

journaux et revues conduit dans les différents volumes complète ce travail et donne à voir que certains organes comme *L'Aube*, démocrate-chrétienne, la *Revue des vivants* (1927-1935), ou le magazine illustré *Vu* de Lucien Vogel ont insisté sur l'antisémitisme à l'œuvre outre-Rhin après 1933. Un constat qui vaut aussi pour des revues libérales belge (*Le Flambeau*) ou tchécoslovaque (*Die Wahrheit, La vérité*).

**Les ouvrages déjà publiés semblent jeter une lumière nouvelle sur un débat ancien mais jamais vraiment tranché : la place de Hitler dans le régime et l'État nazis. Pour les milieux divers qui se sont intéressés à l'Allemagne, le nazisme n'était-il qu'un « hitlérisme » ?**

Notre projet ne prétend pas renouveler l'interprétation générale du national-socialisme et du Troisième *Reich*. Cependant, l'examen des perceptions et des interprétations des discours et des pratiques du pouvoir de Hitler et des siens par ceux qui en ont été les observateurs et les analystes (journalistes, intellectuels, universitaires, experts) débouche sur

**IMAGE DU CONGRÈS DE NUREMBERG DE 1937.** Davantage que *Mein Kampf*, les rassemblements nazis périodiques de Nuremberg choquent de nombreux journalistes et écrivains, surtout dans les milieux catholiques, qui dressent une analogie entre Hitler et un grand-prêtre d'une nouvelle religion.

une réflexion quant à la définition du nazisme et sa qualification comme « hitlérisme ». Les mots sont importants. Parmi les régimes autoritaires ou totalitaires de l'entre-deux-guerres, certains portent le nom de leur maître d'œuvre : stalinisme pour l'URSS, salazarisme pour le Portugal ou franquisme pour l'Espagne. Il est beaucoup moins question de « mussolinisme » pour l'Italie. Pour Hitler et hitlérisme, il faut prendre en considération le statut conféré au chef du NSDAP. Il est souvent dépréciatif et les contemporains n'ont par conséquent pas perçu à son juste niveau la menace qu'il représentait. L'examen des grandes plumes libérales allemandes avant son avènement au pouvoir est significatif. Leopold Schwarzschild, pour sa part, considère Hitler comme un simple démagogue incapable de gouverner : il a été contraint à l'exil au printemps de 1933. D'autres, à l'image de Georg Bernhard, insistent sur son opportunisme tandis que Rudolf Olden, comme beaucoup, voit en lui un « agent » au service des élites traditionnelles. Ces écrits, représentatifs, montrent qu'Hitler est alors largement sous-

« Les opposants allemands de droite se montraient ici plus précis : **Rauschning s'appuyait sur la notion de nihilisme hitlérien pour souligner qu'il fallait s'attendre à ce qu'Hitler lance une conflagration généralisée.** »

estimé et que d'aucuns glosent d'ailleurs sur son incapacité, une fois parvenu au pouvoir, à s'y maintenir. Un livre tranche cependant sur cette production : celui du futur président de la RFA, Theodor Heuss (*Hitlers Weg*). Ouvrage à succès paru en 1932, brûlé dans les autodafés de 1933, il retrace l'itinéraire de Hitler sur un mode hostile mais documenté. Ce qui vaut pour l'Allemagne vaut aussi pour l'étranger. Hitler est ainsi raillé, moqué et déconsidéré du côté des socialistes français et du *Populaire* où on sous-estime sa capacité à accéder au pouvoir et à s'y maintenir. Certains, tout de même, ne partagent pas ce dernier point de vue, comme Pierre Brossolette ou l'austro-marxiste Rudolf Hilferding. Hitler arrivé au pouvoir, comment

**MANIFESTATION DE LA SFIO EN RÉACTION À LA CRISE DU**

**6 FÉVRIER 1934.** Une pancarte proclame « à bas le fascisme » et des banderoles exigent « le pouvoir au socialisme » et la « dissolution des ligues fascistes ». Les gauches françaises et allemandes, déformées par leur prisme idéologique ne voient dans le nazisme qu'un avatar allemand du fascisme italien et utilisent pour le dénoncer leur lexique anticapitaliste habituel...

qualifier le régime nazi ? Une place est évidemment donnée aux interprétations marxistes assimilant Hitler en faire valoir du « *grand capital* ». On insistera cependant ici sur l'importance de la thèse défendue par le premier biographe de Hitler, Konrad Heiden, proche des sociaux-démocrates, qui voit dans le *Führer* un guide raté pour un peuple de déclassés englué dans une crise économique. À lire Heiden, le national-socialisme serait synonyme d'un vide profond qu'un Hermann Rauschning a mis en évidence dans sa *Révolution du nihilisme* en 1938. D'autres interprétations, puisées chez les libéraux, commencent à forger les cadres d'une réflexion sur « *l'ère des tyrannies* » (Élie Halévy) qui amorce une réflexion sur le concept

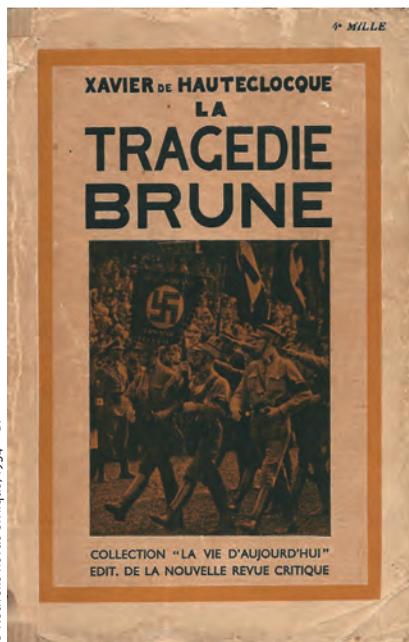


© Agence Meurisse, 1934, Paris, BnF — DP

de totalitarisme et les « *mystiques* » politiques chères à Louis Rougier ou à Henri de Kerillis. D'autres encore, comme Denis de Rougemont, insistent sur la signification « *sacrale* » des grands rassemblements nationaux-socialistes, préfigurant ici nombre d'analyses des fascismes sous l'angle d'une « *religion politique* ». Pour ces interprétations, le national-socialisme n'est pas un vide et Hitler y joue au contraire un rôle essentiel. Celui d'une sorte de grand-prêtre dont nombre de commentateurs, notamment catholiques, vont dénoncer le paganisme à l'instar de Carl Spiecker, militant du Zentrum qui publie en exil en 1936 *Hitler contre le christ*. Parmi les observateurs qui dénonçaient prioritairement Hitler en tant qu'incarnation essentielle du national-socialisme, il en est également qui tirèrent profit de ce biais pour tenter une évaluation du péril auquel le *Führer*, du fait de son action, confrontait l'Europe et le monde. On notera à ce niveau les mises en garde – souvent stéréotypées cependant – émanant d'acteurs de gauche et du centre, de toutes nationalités, quant au péril auquel Hitler soumettait la paix. Les opposants allemands de droite se montraient ici plus précis : Rauschning s'appuyait sur la notion de nihilisme hitlérien pour souligner qu'il fallait s'attendre à ce qu'Hitler lance une conflagration généralisée. Cette conflagration, selon Léon Daudet et Maurras, serait une « *guerre entre civilisations* » d'une ampleur au moins aussi grande que les bouleversements connus par l'Empire romain lors des invasions barbares

**Existait-il une spécificité de la réception et de la perception du nazisme par rapport au fascisme italien ou des réflexes et mécaniques déjà observés dans les années 1920 se jouaient-ils ?**

La réponse varie selon les familles politiques. Du côté des gauches marxistes, communistes ou socialistes, le national-socialisme est régulièrement rattaché à la « *réaction capitaliste* »



© Nouvelle Revue Critique, 1934. — DP

Si la droite nationaliste française est assez admirative de Mussolini avec qui elle entretient de bons rapports, le vieil antagonisme franco-allemand est toujours présent comme le montrent les textes du journaliste Xavier de Hauteclocque, probablement assassiné par le pouvoir nazi en 1935...

et au fascisme. Les thèses de la III<sup>e</sup> Internationale sur le sujet sont bien connues. On rappellera l'importance de la ligne « *classe contre classe* » et la dénonciation du « *social-fascisme* » par les communistes jusqu'en 1934, avant le revirement qui aboutit aux fronts populaires. Les socialistes du *Populaire* présentent le nazisme comme un fascisme en soulignant son nationalisme exacerbé et en l'assimilant à un instrument de domination du capitalisme. Il en va de même du côté des opposants allemands de gauche pour lesquels le recours au concept de « *fascisme* » sert à une condamnation globale et définitive du national-socialisme. L'assimilation du national-socialisme à une forme de fascisme amène à assigner à cette notion un statut de véritable mot-valise, qui sert à désigner des forces conservatrices ou réactionnaires comme l'Action française ou le préfet de police Jean Chiappe, limogé à la veille du 6 février 1934. Son emploi signifie une forme de commodité tout autant que de paresse car il interdit de penser la spécificité du nazisme. Du côté des droites françaises, les distinctions sont à opérer et ce pour plusieurs raisons. La première est que la figure du *Duce* suscite des sympathies et de l'intérêt dont témoignent les

« La figure du *Duce* suscite des sympathies et de l'intérêt dont témoignent les nombreux voyages entrepris en Italie et les visites à Mussolini qui, comme Salazar et à la différence de Hitler, reçoit volontiers des dirigeants politiques, des journalistes ou des intellectuels français. »

nombreux voyages entrepris en Italie (bien connus grâce à la somme de Christophe Poupault) et les visites à Mussolini qui, comme Salazar et à la différence de Hitler, reçoit volontiers des dirigeants politiques, des journalistes ou des intellectuels français. Il y a aussi à prendre en considération le rapport à l'Allemagne, à la guerre et à la paix. Hitler incarne pour toute une partie des droites françaises (et pas seulement les maurrassiens), une Allemagne « éternelle » et revancharde. La chronologie de ces perceptions évolue cependant, et ce dès avant 1940, comme le montrent les reports et témoignages. Certaines oppositions sont irréductibles comme celle de Xavier de Hauteclocque, reporter pour *Gringoire* et auteur d'ouvrages de mise en garde informés. Ils lui valent des inimitiés au sein du *Reich* qui débouchent sur son empoisonnement probable lors de son dernier séjour en mars 1935. D'autres points de vue sont plus partagés, comme ceux des Tharaud qui naviguent entre leur antisémitisme, leur antibolchevisme et le rejet de l'expansionnisme allemand. Force est de constater, cependant, qu'après 1936, les positions peuvent évoluer et que chez des fascistes français affichés comme l'équipe de *Je suis partout*, notamment Lucien Rebatet, un philonazisme fondé sur une admiration du « redressement »



© German Federal Archives - cc

allemand se fait jour avant la guerre et va s'exacerber durant le second conflit mondial dans le collaborationnisme. Le cas de droites allemandes est assurément plus complexe que celui de leurs homologues françaises. Majoritairement, les formations et groupes divers constitutifs des droites radicales et révolutionnaires d'outre-Rhin ont observé dès le départ avec une curiosité évidente ou tout au moins sans hostilité la montée du national-socialisme. Parmi leurs représentants, plus d'un a eu tendance à considérer Hitler comme une sorte de nouveau Guillaume II. D'autres, tels les pangermanistes, avaient avec le national-socialisme des points communs idéologiques. D'où leur attitude favorable à un rapprochement entre eux et les partisans de Hitler ; ceci les amena à ne pas prendre en compte une différence fondamentale qui les séparait des nationaux-socialistes : alors que ceux-ci accordaient la priorité à la mobilisation des masses, les pangermanistes et les conservateurs révolutionnaires allemands campaient sur des positions élitistes nettement affirmées. Parmi les hommes de la droite nationale allemande, tous n'étaient cependant



**DÉFILÉ DES CASQUES  
D'ACIER POUR LES  
DIX ANS DU TRAITÉ  
DE VERSAILLES  
EN JUIN 1929 AU  
DEUTSCHES STADION  
DE BERLIN.**

La droite allemande est partagée sur la question hitlérienne, la constellation politique appelée Révolution Conservatrice oscille entre soutien et méfiance. Le monde de l'armée et de la finance devra attendre la « nuit des longs couteaux » pour être débarrassé de l'aile populiste du parti, les *Völkisch* voient en Hitler une émanation de leur discours raciste...

pas favorables à Hitler en 1933 : dès la parution d'*Années décisives (Jahre der Entscheidung)*, Oswald Spengler ne fit pas mystère des réserves que lui inspirait le nouveau régime installé en Allemagne. D'une manière générale, les droites allemandes acceptèrent dans leur majorité le virage stratégique opéré par Franz von Papen qui, dès décembre 1932, prépara l'alliance de circonstance qui amena le président Hindenburg à nommer Hitler le 30 janvier 1933 à la tête d'un cabinet de « *concentration nationale* » au sein duquel les ministres venant de son parti étaient minoritaires. Cette nouvelle donne fut accueillie favorablement par la majorité des acteurs des droites nationales qui, cependant, furent très rapidement confrontés à un régime qui ne tenait pas à leur laisser la moindre liberté d'action. Un certain nombre de ces acteurs avaient espéré, comme les amis de Moeller van den Bruck, pouvoir affirmer leur identité au sein du nouveau régime. Ils en furent empêchés dès le début de mars 1933 lors de la création du ministère de la Propagande ; les œuvres de celui qui avait été de son vivant leur chef de file quant à elles furent très vite mises à l'index. Le

climat peu favorable aux représentants de leur sensibilité qui régnait en Allemagne depuis 1933 n'empêcha pas certains comme Edgar Julius Jung de garder leur esprit critique et de l'exprimer dans leurs écrits ; auteur du discours prononcé à Marburg le 17 juin 1934 par von Papen, Jung fit partie de ceux qui furent éliminés sur ordre de Hitler le 30 juin 1934. Dès lors, les opposants conservateurs à Hitler qui voulaient continuer à faire entendre leur voix n'eurent plus comme choix que de quitter l'Allemagne s'ils ne voulaient pas être réduits au silence.

**Les études se montrent sensibles à un problème lié aux sources mobilisables : ces dernières révèlent-elles des perceptions qui dépassent les seuls observateurs ayant laissé un témoignage ? En d'autres termes, est-il possible de cerner l'imprégnation sociale de telles perceptions ?**

La question des sources est effectivement délicate. On le mesure à lire dans le premier volume la difficulté qu'il y a eu à dresser un catalogue des ouvrages publiés de 1919 à 1949 et ayant trait aux réceptions du national-socialisme dans la littérature francophone et germanophone allemande ou helvétique. Le travail est considérable et toujours en voie d'actualisation si on songe que, pour la France, Jean-René Maillot, qui s'en est chargé, a pu

**« Les pangermanistes avaient avec le national-socialisme des points communs idéologiques. D'où leur attitude favorable à un rapprochement entre eux et les partisans de Hitler »**



**KONRAD HEIDEN, JOURNALISTE ET HISTORIEN, A RÉDIGÉ UNE BIOGRAPHIE DE HITLER ENTRE 1936 ET 1937, BIOGRAPHIE QUI PERMETTAIT DE SAISIR LE NAZISME « DE L'INTÉRIEUR ».**

De nombreux ouvrages d'avant-guerre traitant du national-socialisme se focalisent sur des points précis, notamment le militarisme ou encore le pangermanisme. Quoi qu'il en soit, l'historien ne peut que constater la profondeur de l'antisémitisme d'une part importante de la population allemande. De nombreux observateurs étrangers ont analysé le phénomène politique nazi par leurs œuillères idéologiques, privant ainsi le lecteur d'une vision plus objective du phénomène...

mobiliser 4 000 références. On constate, à l'usage, les limites du catalogage et la nécessité d'aller consulter les ouvrages concernés car s'appuyer seulement sur les titres peut être trompeur. Plusieurs enseignements se dégagent. Le premier concerne la place conférée au national-socialisme naissant, brièvement évoqué en 1923, négligé en 1925 et bien davantage présent à partir de 1930. On ne perdra pas de vue non plus que nombre d'ouvrages se préoccupent du pangermanisme et du militarisme. La dénomination du phénomène national-socialisme est aussi tâtonnante, car les nazis peuvent être désignés sous le nom de « *socialistes-nationaux* » ou de « *racistes pangermanistes* ». Si les contenus comptent, les auteurs et les supports éditoriaux sont tout aussi essentiels. Ce point a préoccupé nombre de nos contributeurs, y compris ceux qui ont travaillé sur les reporters. La fabrication du livre ou de l'article est un objet à part entière qui convoque de nombreux chantiers historiographiques, de l'histoire de l'édition à celle de la presse. Quant aux réceptions, nous savons bien que c'est la difficulté la plus grande à laquelle on se heurte. Sans entrer dans les débats compliqués sur la notion même d'« *opinion publique* »,

**« La dénomination du phénomène national-socialisme est aussi tâtonnante, car les nazis peuvent être désignés sous le nom de “socialistes-nationaux” ou de “racistes pangermanistes”. »**

on retiendra qu'il est souvent délicat d'être un peu précis sur les tirages et ventes d'un ouvrage, faute souvent de disposer de sources. Il n'en reste pas moins que certains ouvrages relatifs à Hitler et à son régime connurent une fortune dépassant le simple succès d'estime. On mentionnera ici de nouveau la biographie du *Führer* en deux volumes publiés en 1936 et 1937 par Konrad Heiden et dont l'édition allemande connut un tirage de plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires, dont une partie put être introduite en fraude en Allemagne. Traduits en anglais et pour partie en français, les livres de Heiden qui montraient le nazisme vu de l'intérieur, provoquèrent de vives réactions des autorités du Troisième *Reich* et plus tard, après 1945, ils inspirèrent même certains biographes de Hitler. En dehors d'auteurs d'ouvrages sur le Troisième *Reich*, les journalistes et reporters qui purent se rendre en Allemagne réussirent à attirer avec succès l'attention du public sur ce qui se passait outre-Rhin. Ainsi, Lucien Vogel et sa fille informèrent grâce à leurs reportages illustrés de photos les Français sur les camps de concentration. De même, les journalistes suisses de la

*Neue Zürcher Zeitung* réussirent par leurs récits de voyages et chroniques diverses à donner à leurs lecteurs une image précise de la situation en Allemagne; ce sont eux qui très tôt ont rendu compte de l'impact du national-socialisme dans la population allemande, sur l'apathie d'une grande partie de celle-ci ainsi que sur la profondeur des sentiments antisémites de certains.

**Vous montrez au fil des textes que l'information sur le national-socialisme était sûre et variée. On ne peut tout de même s'empêcher de s'interroger sur le décalage entre la qualité des savoirs et la faiblesse des réactions concrètes. Comment l'expliquer ?**

À observer la masse des informations réunies par tous les acteurs individuels ou collectifs sur lesquels ont travaillé nos collègues, force est de constater que l'information sur le national-socialisme existait bel et bien et que nombre de sources étaient informées et parfois bien informées. Comment dans ces conditions expliquer la faiblesse des « réactions concrètes » ? Il faut, pour la comprendre, avoir à l'esprit que si ces textes aujourd'hui peuvent être lus avec recul, détachement et croisés les uns avec les autres, ce n'est pas le cas à l'époque. D'abord, parce que nombre d'informations brutes et justes sont intercalées dans des textes à tonalité démonstratrice quand ce n'est idéologique. Les contemporains n'analysent guère le national-socialisme pour lui-même. Ils réagissent à chaud et forment des jugements qui s'intègrent à des questionnements bien précis (en France la réalité prédictive de *Mein Kampf* quant à la menace de guerre, etc.) ou traduisent des regards et des perceptions forgés de longue date. Les opposants allemands exilés ne sont pas privés pour leur part de mettre



en évidence dès le départ les méfaits du Troisième Reich. Cela commença dès l'instruction du « contre-procès » de l'incendie du Reichstag qui eut lieu dès septembre 1933 et donna lieu à la publication, à l'initiative de Willi Münzenberg, des deux « livres bruns » destinés à dénoncer le caractère terroriste du régime en place depuis fin janvier 1933. En dehors de la campagne lancée par Münzenberg, il faut cependant reconnaître que les mises en garde venant des Allemands exilés furent peu entendues. Peu écoutés avant 1940 par une Europe désireuse d'éviter une nouvelle aventure guerrière, ceux-ci furent confrontés après 1945 à une autre difficulté : tenus au cours de l'immédiat après-guerre dans leur pays pour de mauvais Allemands, ils se virent reprocher par les « émigrés de l'intérieur » d'avoir préféré fuir plutôt que de rester solidaires de leur peuple. Emblématique à cet égard est le cas de Thomas Mann dont on connaît les *Discours aux Allemands* diffusés jusqu'en 1945 par la BBC. Objet de violentes attaques dans son pays d'origine, citoyen des États-Unis depuis 1944, Thomas Mann ne revint pas en Allemagne avant 1949, lors de la commémoration du second centenaire de la naissance de Goethe. Sous l'effet du mouvement maccarthyste, il quitta les États-Unis en 1952 pour s'installer en Suisse où il décéda en 1955.

**À SON RETOUR À LONDRES LE 30 SEPTEMBRE 1938, NEVILLE CHAMBERLAIN BRANDIT DEVANT LA FOULE LE DOCUMENT QUI ATTESTE DE L'ACCORD DE MUNICH.** Parmi les raisons qui ont consciemment/inconsciemment poussé à minimiser la violence du national-socialisme, le profond désir de paix d'une Europe encore traumatisée par les saignées de 1914.

